

La Thébaidé

Juin 1664, au Palais-Royal.

Lettre dédicatoire

Racine est admirablement flatteur : le plaisir d'avoir fait plaisir à son dédicataire est plus plaisant que le plaisir du succès populaire ou auprès de la cour, dit-il. Il va jusqu'à dire que le succès public vient même du fait que personne ne voulait aller contre l'avis du bon duc. Et surtout peut-être, il tient à signaler que son dédicataire est un homme de guerre ET de culture, soit un homme complet, et surtout complet selon l'idéal de l'honnête homme aristocratique de cette époque.

Je note qu'il signale la différence entre la pièce jouée et la pièce lue. « J'espère qu'étant dépouillée des ornements du théâtre, vous ne laisserez pas de la regarder encore favorablement. Si cela est, quelques ennemis qu'elle puisse avoir, je n'appréhende rien pour elle, puisqu'elle sera assurée d'un protecteur que le nombre des ennemis n'a pas accoutumé d'ébranler. » Certes, c'est une occasion de répéter qu'il compte sur la protection du duc, mais c'est quand même une vérité importante. En somme, même si Racine n'est pas un homme de théâtre aussi *professionnel* que Molière et Corneille, du moins à mon avis, même s'il est plus un écrivain comme qu'un homme de scène, il sait bien la différence qui existe entre les deux formes de sa pièce. Je crois malgré tout qu'il tient peut-être un peu plus que les deux autres à la publication de ses pièces et donc à la «réalité» du monde de l'écriture et de la littérature.

Racine fait allusion à ses ennemis... C'est un lieu commun lui aussi, mais un lieu commun qui est fondé dans une réalité bien dure : le monde du théâtre est celui de jalousies, de cabales et de coups bas (littéraires). Il n'en reste pas moins que Racine exagère quand il parle d'ennemis : il était trop petit pour exciter des attaquants. Ce ne sera pas le cas plus tard, et il se montrera aussi habile comme défenseur de son œuvre que comme fabricant de lettres d'éloge, ce qui n'est pas peu dire.

Il faut sans doute signaler que cette pièce a été jouée par la troupe de Molière, ne serait-ce que parce que les relations entre Molière et Racine vont vite dégénérer. À mon sens, Molière avait bien raison d'en vouloir à Racine lequel était bien mesquin et *ratoureur*. Mais c'est là une tout autre histoire, que les biographies de Georges Forestier aident à connaître et à comprendre. En somme, les grands hommes sont aussi des hommes.

Préface

Ce texte appartient plutôt aux éditions subséquentes de l'œuvre, et appartient donc à une époque où Racine est devenu l'homme de lettres qu'on connaît. Il y a donc pour ainsi dire un abîme entre les deux premiers paratextes.

Tout de suite, Racine signale qu'il reprend la pièce de Rotrou, mais qu'en un sens, il la perfectionne, parce qu'il la simplifie, voire qu'il la purifie. « Ce sujet avait été autrefois traité par Rotrou, sous le nom d'*Antigone* ; mais il faisait mourir les deux frères dès le commencement de son troisième acte. Le reste était en quelque sorte le commencement d'une autre tragédie, où l'on entrait dans des intérêts tout nouveaux ; et il avait réuni en une seule pièce deux actions différentes, dont l'une sert de matière aux *Phéniciennes* d'Euripide et l'autre à

l'*Antigone* de Sophocle. Je compris que cette duplicité d'action avait pu nuire à sa pièce, qui d'ailleurs était remplie de quantité de beaux endroits. » Je vois donc ici au moins deux traits du dramaturge Racine : d'abord il y a son lien aux Grecs (et surtout à Euripide) et ensuite sa fierté en ce qui a trait à la *petite* matière de ses pièces, ou encore à leur simplicité. Et donc, j'y vois aussi tout de suite une différence avec Corneille : pour ce dernier, les pièces, qu'il appelle implexe, sont sa fierté ; il aime qu'il y ait beaucoup d'actions, des surprises et même de la violence, pour ainsi dire. Très peu pour moi, dit Racine. Et tout de suite, le grand débat, ou les deux grandes sensibilités, soit baroque et classique, trouvent matière à s'enraciner. Ha ha ha !

Racine insiste sur le fait que l'amour joue un très petit rôle dans cette pièce : je veux bien, mais il me semble que Racine est un poète de l'amour (et de la violence en amour) ; le politique est secondaire chez lui, ou le politique ajoute du poids de sérieux à des récits qui sont des histoires d'alcôve. Encore une fois, Corneille est différent : ces pièces ont à peu près toujours une dimension plus politique, car le politique semble préoccuper cet homme qui veut lui aussi représenter le cœur humain. Certes, Corneille est à peu près aussi noir que Racine quand il s'agit des motifs humains et en particulier en ce qui a trait à l'amour, mais je dirais que pour lui la politique et l'amour sont des miroirs l'une de l'autre, alors que pour Racine, la politique est un amplificateur de la violence tordue de l'amour. Je ne peux pas manquer de sentir que cette différence tient à la différence des époques et des publics des deux auteurs. Sans doute, le siècle de Louis XIV est-il très politique lui aussi, mais il me semble qu'une bonne partie de l'effort pédagogique du grand roi est de détourner le regard des choses politiques pour mieux les

laisser entre les mains du maître et de ses sbires. En somme, il plaisait à Louis XIV qu'on *parle* moins de politique de peur qu'on ait trop d'initiative dans ce domaine.

Je trouve comique comment Racine présente la création et la publication de cette pièce comme une sorte de hasard, comme une sorte d'activité seconde qu'il a montrée au public comme malgré lui. La vérité est bien autre : Racine est un écrivain d'abord et avant tout, et il utilise depuis un moment déjà sa plume comme moyen de se placer et d'avancer en société. Par ailleurs, il veut aussi paraître sur la place publique comme un honnête homme, ce qui est alors difficilement réconciliable avec le statut d'honnête homme, entre autres, en raison des réticences des hommes religieux.

Enfin, je signale que Racine signale son savoir littéraire : il connaît ses classiques, pourrait-on dire, il les juge d'égal à égal et il tente de faire mieux qu'eux. Pour le dire autrement, il prétend avoir fait mieux que Sénèque, qu'il connaît pourtant, et qu'il utilise au moins un peu, sans trop le dire.

Examen

L'affrontement verbal des deux frères va mener à un affrontement physique... Malgré toutes ses supplications de mère, Jocaste les voit partir pour s'affronter. Elle se retire alors pour se donner la mort.

Mon résumé.

Acte I – Jocaste et Olympe, sa confidente, parlent d'Étéocle et de Polynice qui font la guerre pour gagner le

pouvoir. Invoquant le dieu Soleil, leur mère rappelle le passé et les fautes qui les ont pour ainsi dire forgés. / Jocaste propose à Antigone de se présenter devant les frères ennemis et de menacer de se suicider dans l'espoir de les arrêter. / Étéocle explique pourquoi il s'attaque à l'armée, étrangère, de son frère. Jocaste l'incite à céder. Il refuse et elle menace de se suicider. Il cède malgré lui et en se plaignant, alors qu'elle lui explique qu'il sera ainsi encore plus digne du trône. Puis elle lui demande et obtient une trêve qui lui permettra de négocier avec Polynice comme elle l'a fait avec lui. / Créon demande à Étéocle de reparaitre sur les remparts et de rasséréner le peuple. Créon est surpris d'apprendre ce qu'Étéocle a décidé. / Créon s'oppose à la décision d'Étéocle et prétend qu'il faut qu'il tienne au pouvoir pour le bien de l'État. Il se fait dénoncer par Jocaste et Antigone. / Jocaste annonce ce qu'on fera pour régler la situation, et

Acte II – Hémon se plaint de l'indifférence d'Antigone à qui il a obéi pourtant. De plus, il défend Polynice contre les accusations qu'on porte contre lui. / Olympe apprend aux deux l'oracle qui réclame le sang royal comme rançon de la paix. Antigone incite Hémon à quitter les lieux pour éviter le jugement divin, alors qu'il refuse de le faire parce qu'il aime Antigone quoi qu'en disent les dieux. / Polynice refuse de céder devant sa mère, sa sœur et Hémon : il est dans son droit. / Arrive un soldat qui annonce que les forces thébaines ont rompu la trêve. Polynice part retrouver les siens. Jocaste est désespérée.

Acte III – Jocaste envoie Olympe à la collecte de nouvelles au sujet de l'action de Ménécée. / Jocaste se plaint de l'action des dieux, qui lui paraissent injustes. / Antigone décrit l'action suicidaire de Ménécée. Les deux femmes espèrent, difficilement, que ce geste changera la

situation. / Étéocle explique comment s'est faite la rupture de la trêve. Il refuse de suivre l'exemple de Ménécée et de chercher la paix avant tout. Créon et Jocaste, enfin unis, argumentent contre lui, mais il résiste. Polynice demande une rencontre, alors que Créon suggère à Étéocle que son frère est prêt à négocier et même à abandonner sa prétention au trône. Étéocle accepte de le rencontrer. / Créon s'explique et montre qu'il a menti et qu'il tient toujours à son projet politique et donc à la destruction des deux prétendants.

Acte IV – Étéocle confirme ce que Créon vient de dire : il déteste son frère. Créon fait une déclaration de fidélité à son prince. / Attale annonce l'arrivée de Polynice accompagnée de Jocaste, d'Antigone et de Hémon. / Chacun s'explique, et les deux frères quittent pour s'affronter seuls sur le champ de bataille. À la fin, Antigone supplie Hémon de séparer ses frères.

Acte V – Antigone décide de vivre malgré le duel meurtrier de ses frères et malgré le suicide de sa mère. / Olympe raconte mal ce qui s'est passé. À Antigone qui dit qu'elle est déchirée par le résultat, Olympe signale qu'elle préférerait Polynice. / Antigone apprend à Créon la mort de sa mère et ensuite l'accuse d'avoir tout mené pour arriver au trône. Il lui apprend que son fils Hémon est mort. Créon raconte l'affrontement et la mort des deux frères, ainsi que la mort de Hémon. Il offre à Antigone de régner avec lui. / Créon proclame à Attale qu'il désirait depuis toujours et le trône et la main d'Antigone. / Olympe annonce le suicide d'Antigone. / Créon tente de se suicider, mais il en est empêché par Attale. À la fin, Créon survit donc, mais veut mourir.

Quelques remarques.

Le titre de cette pièce n'apprend rien sur la pièce, mais le sous-titre dit tout : la rivalité entre des frères, une rivalité politique sans aucun doute, est la clé de la pièce. Mais les deux femmes, la mère et la sœur des deux frères sont importantes elles aussi. La mère me semble être d'abord une femme politique et une mère seulement en second, alors que la sœur n'est pas du tout un être politique, et je ne réussis pas à croire qu'elle est vraiment une amante.

Dans la première scène de l'acte un, la prière de Jocaste pose la question de la responsabilité du passé, des dieux et d'une sorte de fatalité qui commande à l'action. « Ô toi, soleil, ô toi qui rends le jour au monde, / Que ne l'as-tu laissé dans une nuit profonde ! / À de si noirs forfaits prêtes-tu tes rayons ? / Et peux-tu, sans horreur, voir ce que nous voyons ? / Mais ces monstres, hélas ! ne t'épouvantent guères : / La race de Laïus les a rendus vulgaires ; / Tu peux voir sans frayeur les crimes de mes fils, / Après ceux que le père et la mère ont commis. / Tu ne t'étonnes pas si mes fils sont perfides, / S'ils sont tous deux méchants, et s'ils sont parricides : / Tu sais qu'ils sont sortis d'un sang incestueux, / Et tu t'étonnerais s'ils étaient vertueux. » Suis-je dans le vrai en signalant qu'une des questions essentielles que soulève l'œuvre de Racine, soit l'inévitabilité du mal et du malheur, est déjà présente dans la première scène du premier acte de sa première pièce ? Et vient avec cela la question du fondement de cette conception de la condition humaine : le jansénisme ? ou quelque chose de plus problématique (et de moins chrétien) ?

Je note qu'il y a dans cette première scène un premier exemple, flagrant de rime à l'œil. Comme le signale Forestier dans l'édition Pléiade des œuvres de Racine, le

concept est problématique. En tout cas, il y a un problème à résoudre, non seulement pour l'œuvre de Racine : comment prononcer la rime ? Et la question implique les vers qui suivent, parce que le mot *fil*s est répété tout de suite, et non seulement est-ce le même mot, mais il a le même sens et vise les deux mêmes individus. « Tu peux voir sans frayeur les crimes de mes fils, / Après ceux que le père et la mère ont commis / Tu ne t'étonnes pas si mes fils sont perfides, / S'ils sont tous deux méchants, et s'ils sont parricides... »

Dans cette première scène, Jocaste se présente comme une personne pieuse : certes, elle a *fauté*, et elle le reconnaît, mais justement elle se place sous le regard des dieux et de la morale dont ils sont les témoins et les porteurs. Je me demande si cette femme est tout à fait pieuse. Si elle l'est, il faut se demander si son recours au chantage émotionnel (nous allons nous suicider, nous les femmes) fait partie de cette piété.

Dans la suivante, la proposition de Jocaste faite à Antigone suppose une sorte de pouvoir féminin passif-agressif et familial qui pourrait arrêter la violence masculine et politique. Mais avant que la fille (le sang féminin de la mère origine du sang familial) puisse lui répondre, Antigone introduit son frère, et un donc un des frères ennemis. Tout est dit en une seule tirade de la reine mère. « Allons, chère Antigone, et courons de ce pas arrêter, / S'il se peut, leurs parricides bras. / Allons leur faire voir ce qu'ils ont de plus tendre ; / Voyons si contre nous ils pourront se défendre, / Ou s'ils oseront bien, dans leur noire fureur, / Répandre notre sang pour attaquer le leur. » Le mot *sang* apparaît pour la deuxième fois (il est présent au moins 60 fois par la suite) ; il est un mot clé : il y a le sang de la violence, il y a celui de l'hérédité, il y a celui de l'amour familial. En un sens, il

résume la pièce qui a pour sous-titre « Les frères ennemis », soit le sang ensanglanté. Au fond, il y a le sang familial, le sang physique et le sang comme punition. On comprend un peu mieux comment Racine ait pu signaler que cette pièce est la plus sanglante des siennes.

Dans la suivante, Étéocle explique qu'en tant que roi et maître de Thèbes, il doit affronter son frère. « Madame, il était temps que j'en usasse ainsi, / Et je perdais ma gloire à demeurer ici. / Le peuple, à qui la faim se faisait déjà craindre, / De mon peu de vigueur commençait à se plaindre, / Me reprochant déjà qu'il m'avait couronné, / Et que j'occupais mal le rang qu'il m'a donné. / Il le faut satisfaire; et quoi qu'il en arrive, / Thèbes dès aujourd'hui ne sera plus captive: / Je veux, en n'y laissant aucun de mes soldats, / Qu'elle soit seulement juge de nos combats. / J'ai des forces assez pour tenir la campagne, / Et si quelque bonheur nos armes accompagne, / L'insolent Polynice et ses fiers alliés / Laisseront Thèbes libre, ou mourront à mes pieds. » Selon le roi Étéocle, à la limite, la défaite est meilleure que l'état de siège que subit la cité et qui le déshonore. Il est question de son pouvoir sans doute, mais il est question aussi de sa gloire et de son image, et des conséquences politiques de l'inaction. Car on peut se demander si le peuple demande bel et bien la guerre. Il est sûr que la guerre intéresse le roi et le chef militaire Étéocle. Mais on peut imaginer que le peuple veut une solution d'abord et avant tout et qu'il se satisferait d'un compromis. En un sens, Jocaste est plus proche de la volonté probable du peuple. Donc Jocaste pourrait être non seulement une mère attentionnée, mais aussi une femme politique sensée.

Jocaste lui rappelle qu'il avait accepté les conditions (le règne partagé) qu'avait imposées Œdipe. En somme, elle parle encore une fois comme une mère, mais aussi peut-être comme une femme politique. Mais Étéocle se justifie en suggérant qu'au fond, il n'est plus qui il était. « Il est vrai, je promis, ce que voulut mon père. / Pour un trône est-il rien qu'on refuse de faire ? / On promet tout, madame, afin d'y parvenir, mais on ne songe après qu'à s'y bien maintenir. / J'étais alors sujet, et dans l'obéissance, / Et je tiens aujourd'hui la suprême puissance ; / Ce que je fis alors ne m'est plus une loi, / Le devoir d'un sujet n'est pas celui d'un roi. » On comprend ce qu'il dit, et on comprend les émotions qui le font agir. Mais au fond, il justifie le parjure. En tout cas, le propos, qui est du plus pur machiavélisme et qui irait bien dans une pièce à la manière de Corneille, a été supprimé plus tard. Je suis tenté de conclure (malgré le déni de Forestier) que Racine se faisait cornélien dans cette première pièce, et que plus tard il a corrigé cette *tare* pour écrire selon sa propre anthropologie.

Il n'en reste pas moins qu'à moins d'avoir changé son personnage, en supprimant le passage, on peut croire que ces paroles révèlent quand même qui est Étéocle. D'ailleurs, tout de suite après, il prétend que la raison de sa résistance se trouve dans la volonté populaire et la liberté politique de la cité plutôt que dans la soif du pouvoir ou l'orgueil. Il est permis de croire que dans la première version et même dans la seconde, Étéocle maquille plus ou moins bien son intention véritable.

La fin de la scène présente une Jocaste énergique et habile. Étéocle cède devant elle, mais il impose une condition qui, me semble-t-il, être une ruse : si le peuple lui préfère Polynice, il lui cédera le pouvoir, mais si Étéocle est préféré, il faudra qu'elle impose à Polynice de

quitter les lieux et abandonner le pouvoir. Au fond, on comprend le calcul d'Étéocle et on devine qu'il a sans doute raison de croire qu'il sera préféré à Polynice. Car si le peuple veut la paix, il est à peu près certain qu'il veut une paix *conservatrice*, et donc la reprise de ce qui est déjà.

Il faut noter aussi comment Étéocle insiste sur le rôle des Argiens dans ce face-à-face entre deux frères : c'est le roi thébain d'une Thèbes libre et source du pouvoir du roi qui affronte son frère certes, mais surtout un traître qui est l'instrument des ennemis de la cité. Il y a sans doute de la vérité dans ce discours, mais on sent qu'Étéocle est bien plus intéressé par son pouvoir, par sa haine pour son frère, que par une justice et un contrat qu'il a lui-même signé. En tout cas, Étéocle est quelqu'un qui est intéressé par le discours *nationaliste* d'un courtisan comme Créon.

Par ailleurs, j'ai de la difficulté à croire le discours de Jocaste : le geste d'Étéocle est un crime ; au fond, il est un monstre et tant qu'à faire, il désire secrètement le crime et donc veut la mort de sa propre mère. « Mais je me trompe encor : ce rang ne vous plaît pas / Et le crime tout seul a pour vous des appas. / Eh bien ! puisqu'à ce point vous en êtes avide, / Je vous offre à commettre un double parricide : / Versez le sang d'un frère ; et si c'est peu du sien, / Je vous invite encore à répandre le mien. / Vous n'aurez plus alors d'ennemis à soumettre, / D'obstacle à surmonter, ni de crime à commettre / Et n'ayant plus au trône un fâcheux concurrent, / De tous les criminels vous serez le plus grand. » Je trouve cette prise de position malhabile sur le plan rhétorique ou exagérée dans la bouche d'une personne qui raisonne selon les faits. Mais, et là je parle de l'anthropologie

racinienne, j'y entends déjà les accents d'Agrippine, de Bérénice et de Clytemnestre.

En conséquence, même si j'accepte le raisonnement politique qui suit et même si je crois que la suggestion de Jocaste pourrait être praticable, je subodore quelque chose de tordu, de non-dit, qui commande. Ce qui est une bonne introduction à l'intervention de Créon dans la scène suivante.

Dans la suivante, on sent tout de suite que Créon est un parfait courtisan, ne serait-ce que parce qu'il multiplie le terme *tout*. Mais on sent tout de suite aussi qu'on ne peut pas lui faire confiance. Je ne sais comment Racine le fait, mais on se méfie de cet homme qui ne dit que quelques mots. Étéocle ne dit rien au sujet de ses intentions ; il ne dit pas, ce que Créon croit comprendre, qu'il est prêt à quitter le pouvoir.

Dans la suivante, le discours de Créon est bien étrange. Car s'il expose un raisonnement politique sensé, et d'ailleurs qui, à l'époque de Racine, était le bon sens même, le statut de Créon, qui me paraît bien autre chose qu'un homme honnête, rend la scène problématique. Je ne vois pas comment on a pu ne pas critiquer Racine d'avoir mis ce discours dans la bouche de ce vilain personnage. Et j'ajoute que ce discours ne peut pas ne pas être vu comme invraisemblable pour toute personne qui connaît la pensée grecque. « Mais avouez, Créon, que toute votre peine / C'est de voir que la paix rend votre attente vaine ; / Qu'elle assure à mes fils le trône où vous tendez, / Et va rompre le piège où vous les attendez. / Comme, après leur trépas, le droit de la naissance / Fait tomber en vos mains la suprême puissance, / Le sang qui vous unit aux deux princes mes fils, / Vous fait trouver en eux vos plus grands ennemis ; / Et votre

ambition, qui tend à leur fortune, / Vous donne pour tous deux une haine commune. / Vous inspirez au roi vos conseils dangereux, / Et vous en servez un pour les perdre tous deux.» D'ailleurs, le bien respectable et sympathique Jocaste dit en toutes lettres que cet argument est porté par une intention noire : Créon veut se défaire de Polynice pour ne laisser qu'Étéocle entre lui et le pouvoir. La réponse de Jocaste prouve encore qu'elle est une femme énergique et clairvoyante, mais cette fois elle s'exprime en femme politique : il n'est pas question des dieux, il n'est pas question de crimes commis par elle ou les membres de sa famille.

Quand Antigone révèle que Hémon est du côté de Polynice, cela peut surprendre sans doute, mais surtout cela rend les intentions de chacun plus problématique. Antigone prétend qu'il devrait se faire l'allié de Jocaste et d'Antigone parce qu'il risque sa vie pour soutenir Polynice et donc s'attaquer à Thèbes et au règne d'Étéocle. Du coup, on devine qu'Antigone a elle aussi des intentions secrètes, soit son amour pour Hémon, quand elle veut la trêve. Mais alors qu'en est-il de Jocaste, pourrait-on deviner chez elle une intention secrète aussi? Mettons ceci : si les deux frères règnent tour à tour, c'est elle qui règne en fait. « (Jocaste) Vous abusez, Créon, de l'état où nous sommes ; Tout vous semble permis ; / Mais craignez mon courroux : / Vos libertés enfin retomberaient sur vous. / (Antigone) L'intérêt du public agit peu sur son âme, / Et l'amour du pays nous cache une autre flamme. / Je la sais : mais, Créon, j'en abhorre le cours, / Et vous ferez bien mieux de la cacher toujours. / (Créon) Je le ferai, madame ; et je veux, par avance, / Vous épargner encore jusques à ma présence. / Aussi bien mes respects redoublent vos mépris ; / Et je vais faire place à ce bienheureux fils. / Le roi m'appelle ailleurs, il faut que

j'obéisse. / Adieu. Faites venir Hémon et Polynice. / (Jocaste) N'en doute pas, méchant, ils vont venir tous deux; / Tous deux ils préviendront tes desseins malheureux.» En tout cas, à la fin de la scène, Jocaste tutoie Créon. Tout est dit : Créon est son ennemi.

L'opposition entre les deux est totale, du moins en paroles. Car Créon prétend que même s'il aime son fils, il le hait en tant qu'ennemi du régime en place, alors que Jocaste aime ses deux fils et veut trouver une solution *originale* pour sauver la situation. Mais encore une fois, en supposant que la reine mère est sincère et qu'elle veut le bien de ses enfants et celle de l'État, elle soutient une position qui ne peut pas être défendue à l'époque de Louis XIV. (Je note en passant que Forestier prétend à plusieurs reprises que Racine ne pouvait pas exprimer des positions hétérodoxes, même par ses personnages, fût-ce au prix de la vérité historique ou la vraisemblance fondée dans les opinions anciennes dans les pièces qu'il reprend. Or ici, il est clair qu'il le fait. Il me semble que c'est un angle mort de cet homme brillant, et un angle mort qui affecte sa lecture des pièces de Racine. En somme, il me semble qu'il y a, au moins peut-être, une hétérodoxie politique ou doxale chez ce parfait courtisan.)

Dans la dernière scène de l'acte un, Jocaste annonce qu'on fera ce qu'on a annoncé. Je tiens à dire qu'encore une fois Jocaste agit en femme énergique et en être politique. Pour le dire autrement, ce ne sont ni Étéocle ni Créon qui mettent les choses décidées en action. « Et si tu prends pitié d'une flamme innocente, / Ô ciel, en ramenant Hémon à son amante, / Ramène-le fidèle, et permets, en ce jour, / Qu'en retrouvant l'amant je retrouve l'amour ! » Et cela est encore plus clair quand, à la fin, on entend Antigone parler en femme amoureuse,

et bien moins énergique. Mais cette fois, elle se tourne vers le ciel et les dieux... soit vers ce qu'elle avait pris à témoin que sa famille était criminelle.

Dans la première scène de l'acte deux, Antigone me semble cacher ses sentiments à Hémon ; en tout cas, ces premiers mots de l'acte deux sont bien différents des derniers de l'acte un. Ceci est clair : après les paroles *mâles* et politiques de Jocaste, les mots d'Hémon sont ceux d'un tendre amant ou d'un homme délicat et pas du tout ceux d'un soldat. « Permettez que mon cœur, en voyant vos beaux yeux, / De l'état de son sort interroge ses dieux. / Puis-je leur demander, sans être téméraire, / S'ils ont toujours pour moi leur douceur ordinaire ? / Souffrent-ils sans courroux mon ardente amitié ? / Et du mal qu'ils ont fait ont-ils quelque pitié ? / Durant le triste cours d'une absence cruelle, / Avez-vous souhaité que je fusse fidèle ? / Songiez-vous que la mort menaçait, loin de vous, / Un amant qui ne doit mourir qu'à vos genoux ? / Ah, d'un si bel objet quand une âme est blessée, / Quand un cœur jusqu'à vous élève sa pensée, / Qu'il est doux d'adorer tant de divins appas ! / Mais aussi que l'on souffre en ne les voyant pas ! / Un moment, loin de vous, me durait une année ; / J'aurais fini cent fois ma triste destinée, / Si je n'eusse songé, jusques à mon retour, / Que mon éloignement vous prouvait mon amour : / Et que le souvenir de mon obéissance / Pourrait en ma faveur parler en mon absence : / Et que pensant à moi, vous penseriez aussi / Qu'il faut aimer beaucoup pour obéir ainsi. » À quoi Antigone répond avec des mots et des sentiments de la même eau : « Ô dieux ! à quels tourments mon cœur s'est vu soumis, / Voyant des deux côtés ses plus tendres amis ! / Mille objets de douleur déchiraient mes entrailles ; / J'en voyais et dehors et dedans nos murailles : / Chaque assaut à mon cœur livrait mille

combats ; / Et mille fois le jour je souffrais le trépas. » Si Antigone n'est pas un être politique ou militaire, on peut dire que son amant est bien ajusté à elle, malgré ce qu'il a choisi comme position publique. Ce soldat veut mourir bien plus que tuer et mourir d'amour bien que conquérir le cœur de l'autre par sa vaillance. D'ailleurs, on se demande comment il a pu se placer du côté de Polynice, ou pourquoi Polynice le veut dans son armée. Par ailleurs, on apprend que si Hémon est du côté du rebelle, c'est par amour pour Antigone.

Il est remarquable de Racine a diminué la tirade et réduit donc les mots apolitiques de la jeune femme. En tout cas, et malgré cette réduction, Antigone se révèle enfin pour ce qu'elle est, une femme qui n'est pas du tout politique, pour qui les individus et les individus qu'elle aime (frères et amant) comptent pour tout. On apprend en tout cas que la trahison politique d'Hémon est un acte d'amoureux, qui obéit à la loi de l'amour et non aux besoins de la cité. Je trouve intéressant que ces deux personnages semblent les plus pieux de tous, et donc qu'ils le sont même plus que Jocaste. Tels que présentés par Racine, encore une fois bien cornélien, ils semblent pieux parce qu'ils sont faibles. Et vice versa, ajouterait une personne méchante.

Antigone semble connaître ses frères ; elle voit dans leur rivalité politique un je ne sais quoi de personnel ou de familial. Je trouve que cette remarque est fine et conforme à sa position pour ainsi dire existentielle : elle voit qu'il y a quelque chose de non politique en jeu, et elle le fait parce qu'elle n'est pas un être politique.

Dans la suivante, l'oracle est bien intéressant. D'abord parce qu'on y entend encore le mot *sang*. (Le mot apparaît 54 fois dans la pièce. Et je ne compte pas les

apparitions du mot *sanglant*.) Mais surtout peut-être, on devine que le sens de l'oracle est problématique. Quel est le dernier sang ? Tout de suite, Antigone signale que cela peut même inclure Hémon. Surtout encore une fois, on y voit que les dieux, du moins les dieux païens, peuvent être d'une cruauté injuste puisqu'ils punissent en raison du sang (soit de lien dont on n'est pas responsable) plutôt qu'à cause des actes de la personne qui souffre. « (Antigone) Eh quoi ! si parmi nous on a fait quelque offense, / Le ciel doit-il sur vous en prendre la vengeance ? / Et n'est-ce pas assez du père et des enfants, / Sans qu'il aille plus loin chercher des innocents ? / C'est à nous à payer pour les crimes des nôtres / Punissez-nous, grands dieux ; mais épargnez les autres. / Mon père, cher Hémon, vous va perdre aujourd'hui ; / Et je vous perds peut-être encore plus que lui. / Le ciel punit sur vous et sur votre famille / Et les crimes du père et l'amour de la fille ; / Et ce funeste amour vous nuit encore plus / Que les crimes d'Œdipe et le sang de Laïus. / (Hémon) Quoi ! mon amour, madame ? Et qu'a-t-il de funeste ? / Est-ce un crime qu'aimer une beauté céleste ? / Et puisque sans colère il est reçu de vous, / En quoi peut-il du ciel mériter le courroux ? / Vous seule en mes soupirs êtes intéressée, / C'est à vous à juger s'ils vous ont offensée : / Tels que seront pour eux vos arrêts tout-puissants : / Ils seront criminels, ou seront innocents. / Que le ciel à son gré de ma perte dispose, / J'en chérirai toujours et l'une et l'autre cause, / Glorieux de mourir pour le sang de mes rois, / Et plus heureux encor de mourir sous vos lois. / Aussi bien que ferais-je en ce commun naufrage ? / Pourrais-je me résoudre à vivre davantage ? / En vain les dieux voudraient différer mon trépas, / Mon désespoir ferait ce qu'ils ne feraient pas. » En tout cas, comme on le voit, Racine fait entendre une révolte impie qui refuse les dieux et qui proclame qu'il y a d'autres lois que celle

des dieux. En tout cas, il me semble qu'un chrétien pouvait être troublé par ces mots, même s'ils ne visaient pas en principe le dieu chrétien.

Dans la suivante, Polynice se plaint des dieux, mais aussi du peuple qui ne résiste pas et des tyranneaux qui soutiennent le tyran. On croirait entendre les arguments du *Discours de la servitude volontaire*. « J'espérais que du ciel la justice infinie / Voudrait se déclarer contre la tyrannie, / Et que lassé de voir répandre tant de sang, / Il rendrait à chacun son légitime rang ; / Mais puisque ouvertement il tient pour l'injustice, / Et que des criminels il se rend le complice, / Dois-je encore espérer qu'un peuple révolté, / Quand le ciel est injuste, écoute l'équité ? / Dois-je prendre pour juge une troupe insolente, / D'un fier usurpateur ministre violente, / Qui sert mon ennemi par un lâche intérêt, / Et qu'il anime encor, tout éloigné qu'il est ? / La raison n'agit point sur une populace. / De ce peuple déjà j'ai senti l'audace ; / Et loin de me reprendre après m'avoir chassé, / Il croit voir un tyran dans un prince offensé. » Puis tout de suite, il soutient que la volonté des inférieurs (et donc du peuple) n'a aucune légitimité. Et il reprend l'argumentation dont La Boétie a donné un exemple, mais, me semble-t-il, dans un sens assez différent. J'en retiens ceci : Racine tient à ce que les deux camps adverses aient un raisonnement politique ; il veut montrer des hommes passionnés, des adversaires qui se détestent, voire des gens qui ont des projets et des ambitions occultes, mais qui ont un discours articulé pour se justifier. Encore une fois, je trouve que Racine se rapproche d'une façon de faire cornélienne.

Je note que le discours d'Antigone est bien moins politique que Jocaste : ses raisons et les émotions de son argumentation se situent sur le plan humain, ou

familial. « Mais vous-même, ma sœur, est-ce aimer votre frère / Que de lui faire ici cette injuste prière, / Et me vouloir ravir le sceptre de la main ? / Dieux ! qu'est-ce qu'Étéocle a de plus inhumain ? / C'est trop favoriser un tyran qui m'outrage. / (Antigone) Non, non, vos intérêts me touchent davantage. / Ne croyez pas mes pleurs perfides à ce point ; / Avec vos ennemis ils ne conspirent point. / Cette paix que je veux me serait un supplice, / S'il en devait coûter le sceptre à Polynice ; / Et l'unique faveur, mon frère, où je prétends, / C'est qu'il me soit permis de vous voir plus longtemps. / Seulement quelques jours souffrez que l'on vous voie ; / Et donnez-nous le temps de chercher quelque voie / Qui puisse vous remettre au rang de vos aïeux, / Sans que vous répandiez un sang si précieux. / Pouvez-vous refuser cette grâce légère / Aux larmes d'une sœur, aux soupirs d'une mère ? » On sent bien que Polynice pourrait céder. Mais la scène suivante renverse toute l'argumentation.

Dans la dernière scène de l'acte deux, on a droit à un coup de théâtre digne d'une pièce de Corneille : pendant qu'on argumente en faveur d'une trêve, Étéocle a attaqué les troupes de Polynice. Je remarque que Jocaste devient une mère et ne parle plus comme une reine.

Dans la première scène de l'acte trois, Jocaste demande des nouvelles de l'initiative, mystérieuse, de Ménécée. Ce geste va relancer l'action en ce sens qu'elle renversera la situation une autre fois : la trêve et donc la paix deviendront de vraies possibilités.

Dans la suivante, on a droit à un monologue de Jocaste. Mais c'est un monologue qui porte non seulement sur ses émotions, son désespoir donc, mais encore sur ce qu'on pourrait appeler le contexte métaphysique du drame. Elle prétend que les actes humains, souvent

inconscients et certes pas méchants, sont punis pour des dieux qui savent ce qui arrive, qui connaissent l'ignorance humaine et qui sont donc injustes. « Et toutefois, ô dieux, un crime involontaire / Devait-il attirer toute votre colère ? / Le connaissais-je, hélas ! ce fils infortuné ? / Vous-mêmes dans mes bras vous l'avez amené. / C'est vous dont la rigueur m'ouvrit ce précipice. / Voilà de ces grands dieux la suprême justice ! / Jusques au bord du crime ils conduisent nos pas ; / Ils nous le font commettre, et ne l'excusent pas ! / Prennent-ils donc plaisir à faire des coupables, / Afin d'en faire, après, d'illustres misérables ? / Et ne peuvent-ils point, quand ils sont en courroux, / Chercher des criminels à qui le crime est doux ? » On peut toujours prétendre que cette tirade terrible vise les dieux païens et le sort, et donc ne vise pas le Dieu chrétien et sa Providence. Mais il me semble qu'il n'y a pas grand-chose à ajouter pour que la position de Jocaste puisse être reprise par un esprit fort, comme on appelait les athées cohérents et raisonnés de cette époque. J'aime bien le mot : un libre penseur doit être un esprit qui a de la force puisqu'il doit affronter l'instinct religieux et la société qui est fondée sur lui. (Et toutes les sociétés sont ainsi fondées, si on tient compte de certaines figures impies de la religion.)

Dans la suivante, Jocaste et puis Antigone sont sûres que le geste noble et terrible de Ménécée ramènera les esprits humains au bon sens, et même qu'il a satisfait les dieux. « (Jocaste) Comme vous je l'admire, et j'en frémis d'horreur. / Est-il possible, ô dieux ! qu'après ce grand miracle / Le repos des Thébains trouve encor quelque obstacle ? / Cet illustre trépas ne peut-il vous calmer, / Puisque même mes fils s'en laissent désarmer ? / La refuserez-vous, cette noble victime ? / Si la vertu vous touche autant que fait le crime, / Si vous

donnez les prix comme vous punissez, / Quels crimes par ce sang ne seront effacés ? / (Antigone) Oui, oui, cette vertu sera récompensée ; / Les dieux sont trop payés du sang de Ménécée : / Et le sang d'un héros, auprès des immortels, / Vaut seul plus que celui de mille criminels.» Le passage est beau, mais il ne fait qu'augmenter l'horreur qui suit : les dieux sont moins humains que les humains. Comment peut-on comprendre la dimension théologique du problème politique ? Si on ne croit pas aux dieux, il n'y a pas grand problème : la connaissance de l'âme humaine suffit pour expliquer le mal, par l'ambition aveuglante et l'ignorance désirée. Mais si on est bel et bien pieux, rien ne semble pouvoir *défendre* les dieux du fait qu'ils sont sans aucun doute injustes. C'est déjà vrai des dieux païens puissants et sages ; mais il me semble que c'est encore plus problématique quand on suppose l'existence d'un seul Dieu tout-puissant et omniscient et pourtant juste. Aussi je me demande si Racine ne voulait pas au moins soulever le problème, en traitant ainsi, et avec une telle insistance, la dimension théologique du drame. D'ailleurs, la réaction de Jocaste rend la chose trop claire. Sans doute dans sa toute dernière réplique, elle semble oublier le rôle des dieux et se placer sur le seul plan humain. Mais le plan religieux a été représenté et clairement représenté, et il est une sorte d'arrière-fond qui affecte aussi le strict plan humain : il y a une sorte d'injustice inscrite dans la condition humaine.

Dans la suivante, même si Racine a adouci le discours politique initial d'Étéocle, il fait bien voir ici que le roi est un roi et qu'il raisonne en homme de pouvoir, soit par-delà les émotions pour ainsi dire douces, ou humaines. Aussi les interventions pacifistes de Créon sont à la fois surprenantes (il est le méchant ambitieux) et en même temps vraisemblables (il est un père qui vient de perdre

son fils). « Eh quoi ! même Créon pour la paix se déclare ? / (Créon) Pour avoir trop aimé cette guerre barbare, / Vous voyez les malheurs où le ciel m'a plongé : / Mon fils est mort, seigneur. (Étéocle) Il faut qu'il soit vengé. / (Créon) Sur qui me vengerais-je en ce malheur extrême ? / (Étéocle) Vos ennemis, Créon, sont ceux de Thèbes même ; / Vengez-la, vengez-vous. (Créon) Ah ! dans ses ennemis / Je trouve votre frère, et je trouve mon fils ! / Dois-je verser mon sang, ou répandre le vôtre ? / Et dois-je perdre un fils, pour en venger un autre ? / Seigneur, mon sang m'est cher, le vôtre m'est sacré ; / Serai-je sacrilège, ou bien dénaturé ? / Souillerais-je ma main d'un sang que je révère ? / Serai-je parricide, afin d'être bon père ? / Un si cruel secours ne me peut soulager, / Et ce serait me perdre au lieu de me venger. / Tout le soulagement où ma douleur aspire, / C'est qu'au moins mes malheurs servent à votre empire. / Je me consolerais, si ce fils que je plains / Assure par sa mort le repos des Thébains. / Le ciel promet la paix au sang de Ménécée ; / Achevez-la, seigneur, mon fils l'a commencée ; / Accordez-lui ce prix qu'il en a prétendu ; / Et que son sang en vain ne soit pas répandu. » On a donc droit à une sorte de dilemme cornélien, mais qui n'est pas *vécu* et dit par un monologue ; il me semble qu'un spectateur (et un lecteur) prudent doit être inquiet, malgré tout.

Dans la suivante, l'annonce d'une rencontre demandée par Polynice renverse encore une fois la situation. Je ne peux m'empêcher de trouver qu'il y a là, encore une fois, une dimension cornélienne de cette pièce. Pourtant, il y a un je ne sais quoi de différent déjà : on est déjà dans le sentiment si racinien que tout est déjà joué et qu'on ne peut rien faire au fond : la tragédie aura lieu, que ce soit par nécessité divine ou par nécessité humaine. Dans les pièces de Corneille, il y a quand même des fins de pièces

où les choses semblent réglées : la paix est fragile, mais elle existe. Chez Racine, c'est bien autre chose. Enfin, c'est ce qui me semble, et déjà dans cette toute première pièce.

Dans la dernière scène de l'acte trois, Créon révèle le fond de son âme, mais rend clair ce qui était déjà suggéré au premier acte, soit que Créon veut non seulement le pouvoir, mais encore un mariage avec Antigone. « Ah ! sans doute, qui peut d'un généreux effort / Aimer son ennemi, peut bien aimer la mort. / Quoi ! je négligerais le soin de ma vengeance, / Et de mon ennemi je prendrais la défense ! / De la mort de mon fils Polynice est l'auteur, / Et moi je deviendrais son lâche protecteur ! / Quand je renoncerais à cette haine extrême, / Pourrais-je bien cesser d'aimer le diadème ? / Non, non ! tu me verras d'une constante ardeur, / Haïr mes ennemis, et chérir ma grandeur. / Le trône fit toujours mes ardeurs les plus chères : / Je rougis d'obéir où régnèrent mes pères ; / Je brûle de me voir au rang de mes aïeux, / Et je l'envisageai dès que j'ouvris les yeux. » J'aime bien que Créon montre le fond de son âme, mais aussi qu'il le fasse en faisant entendre qu'il est antichrétien, pour ainsi dire anachroniquement. Encore une fois, il me semble que Racine pouvait présenter les choses sans faire des allusions, qui me semblent claires, à la dimension chrétienne, pourtant impossible, du choix de Ménécée et au refus, tout aussi impossible, du christianisme chez son père. De plus, quand il explique sa tactique, soit de rapprocher les frères pour qu'ils puissent se haïr pour de bon, il propose une anthropologie : les humains, qui sont au fond des frères, sont faits pour se détester parce que chacun ne pense qu'à soi ; il est lui aussi un humain et il veut le pouvoir et cela est naturel et cela est par-delà la morale. Certes, il dit que les deux frères ont pour ainsi dire choisi d'aller

contre la nature, mais en même temps, il prétend que c'est encore la nature, ou la nécessité, qui s'exprime dans leur haine contre nature.

Dans la première scène de l'acte quatre, Étéocle s'explique à Créon : il déteste son frère et il ne lui cédera jamais le pouvoir. Il n'en reste pas moins qu'il en offre une explication théologique (que Créon n'a jamais proposée); de plus, il prétend que leur haine est mutuelle et qu'elle est nécessaire et qu'elle est visible pour quiconque observe comme il faut. Étant donné ce qu'on a entendu à la fin de l'acte trois, les propos de Créon dans cette scène sont admirables de malhonnêteté.

Dans la suivante, Créon rappelle son projet de fond, comme pour contredire ce qu'il vient de dire. Par ailleurs, sans le savoir, Étéocle répète une thèse de Créon : les deux frères se détestent et leur inimitié devient d'autant plus forte qu'ils sont plus proches l'un de l'autre.

Dans la dernière scène de l'acte quatre, tous les personnages s'expliquent (ou se cachent, mais pas aux spectateurs). C'est la scène la plus longue, et la plus dramatique, cela va presque sans le dire. Jocaste commence en parlant comme une mère remplie d'espoir, mais elle se rend compte tout de suite que les frères se repoussent pour ainsi dire malgré eux, comme des pôles opposés d'un aimant. Les deux frères disent encore une fois leurs positions politiques opposées. Et Jocaste argumente cette fois sur deux plans, soit en tant que mère et en tant que femme politique. Mais son argument final est celui d'une femme désespérée qui veut mourir. Mais il est remarquable que Jocaste s'adresse surtout à Polynice. Je me demande pourquoi ? Est-ce parce qu'elle saisit qu'Étéocle est soutenu par Créon ? Il me semble

que cela tient au fait que les trois (Jocaste, Antigone et Hémon) sentent que Polynice est plus humain. Sans doute, cela est-il lié au fait qu'il n'a pas encore goûté au pouvoir. « Non, non, la différence est trop grande pour moi ; / L'un me ferait esclave, et l'autre me fait roi. / Quoi ! ma grandeur serait l'ouvrage d'une femme ! / D'un éclat si honteux je rougirais dans l'âme. / Le trône, sans l'amour, me serait donc fermé ? / Je ne régnerais pas, si l'on ne m'eût aimé ? / Je veux m'ouvrir le trône, ou jamais n'y paraître. / Et quand j'y monterai, j'y veux monter en maître ; / Que le peuple à moi seul soit forcé d'obéir, / Et qu'il me soit permis de m'en faire haïr. / Enfin, de ma grandeur je veux être l'arbitre, / N'être point roi, madame, ou l'être à juste titre ; / Que le sang me couronne, ou, s'il ne suffit pas, / Je veux à son secours n'appeler que mon bras. » Mais ils se trompent. On dirait que Polynice a une expérience du pouvoir et de la dureté qu'il exige du fait de voir son frère, ennemi, l'aimer jusqu'à la mort et jusqu'au meurtre. En tout cas, son discours est celui d'un moi qui veut être souverain, d'un moi qui s'identifie à son ambition et à son pouvoir. En tout cas, il prétend tour à tour qu'il est prêt à affronter les dieux pour avoir le pouvoir et que son titre est soutenu par les dieux. Je ne peux penser que Racine est inconscient de cette contradiction dans le discours, lui qui l'a créé.

Dans la première scène de l'acte cinq, on a droit à des stances. Voici un autre exemple de l'influence de Corneille sur cette première pièce de Racine. Il n'y aura plus de stances par la suite, soit quand Racine sera tout à fait Racine. De plus, les stances offrent une version d'un dilemme cornélien : Antigone est prise entre le désir d'imiter sa mère en se suicidant, ou de vivre avec Hémon. « Un amant me retient, une mère m'appelle. » Mais justement, et on le devine tout de suite, le dilemme serait

résolu si Hémon était mort. Aussi Racine change le mythe pour faire mourir Hémon et pour pousser Antigone à un suicide non pas au nom de son frère Polynice, mais au nom de l'impossibilité de vivre sans Hémon.

Dans la suivante, Olympe (son nom est-il important ? Et représente-t-elle les dieux de l'Olympe ?), Olympe donc raconte incorrectement ce qui s'est passé. Cela permet à Antigone de vivre un nouveau dilemme cornélien : elle oublie Hémon et explique qu'elle est tiraillée entre la tristesse pour un frère mort et l'horreur pour un frère fratricide. Au fond, comme on le voit par ses paroles mêmes, Antigone n'est pas une ambitieuse, mais une femme qui vit pour aimer les faibles.

Le récit de Créon est admirable, ne serait-ce que parce qu'il insiste sur le fait que les frères ennemis sont pour ainsi dire d'accord et donc qu'ils veulent s'entretuer. « Vous avez vu, madame, avec quelle furie / Les deux princes sortaient pour s'arracher la vie ; / Que d'une ardeur égale ils fuyaient de ces lieux, / Et que jamais leurs cœurs ne s'accordèrent mieux. / La soif de se baigner dans le sang de leur frère / Faisait ce que jamais le sang n'avait su faire : / Par l'excès de leur haine ils semblaient réunis ; / Et, prêts à s'égorger, ils paraissaient amis. / Ils ont choisi d'abord pour leur champ de bataille / Un lieu près des deux camps, au pied de la muraille. / C'est là que, reprenant leur première fureur, / Ils commencent enfin ce combat plein d'horreur. / D'un geste menaçant, d'un œil brûlant de rage, / Dans le sein l'un de l'autre ils cherchent un passage ; / Et, la seule fureur précipitant leurs bras, / Tous deux semblent courir au-devant du trépas. » Cela est beau, mais en même temps, il me semble que Créon dit quelque chose de ce qu'il comprend de la vie : les

humains sont ennemis du fait d'être semblables. Pour le dire autrement, de même que l'affection et l'amitié supposent la ressemblance, la haine ou la rivalité la supposent; en un sens, il faut ensuite comprendre comment se dose la ressemblance, et comment elle se lie à la différence. J'ajoute que la description de la mort des deux frères est magnifique : ils se détestent jusqu'au dernier moment et ils retardent la mort pour mieux tuer.

Selon le témoignage de Créon, Hémon a fait ce qu'il a fait moins pour le bien de la cité et donc pour une raison politique, que pour le bien de son amante et donc pour une raison privée ou d'amoureux. « (Créon) Il est vrai que des dieux le courroux embrasé Pour nous faire périr semble s'être épuisé ; / Car enfin sa rigueur, vous le voyez, madame, / Ne m'accable pas moins qu'elle afflige votre âme. / En m'arrachant mes fils... (Antigone) Ah ! vous régnez, Créon, / Et le trône aisément vous console d'Hémon. / Mais laissez-moi, de grâce, un peu de solitude, / Et ne contraignez point ma triste inquiétude ; / Aussi bien, mes chagrins passeraient jusqu'à vous. / Vous trouverez ailleurs des entretiens plus doux ; / Le trône vous attend, le peuple vous appelle ; / Goûtez tout le plaisir d'une grandeur nouvelle. / Adieu. Nous ne faisons tous deux que nous gêner : / Je veux pleurer, Créon ; et vous voulez régner. » Par opposition, selon Antigone du moins, Créon n'est pas mû, pas vraiment par une passion familiale, par un amour pour ses enfants. Mais il paraît du moins selon les mots de Créon qu'il a une passion amoureuse. Est-il possible que ce soit vrai ? N'est-il pas nécessaire que sa passion amoureuse déclarée soit commandée par son ambition ? Comment décider ?

Dans la suivante, Créon dit et même deux fois qu'il désirait deux choses, ou le pouvoir et une femme. « Je

demandais au ciel la princesse et le trône ; / Il me donne le sceptre et m'accorde Antigone. / Pour couronner ma tête et ma flamme en ce jour, / Il arme en ma faveur et la haine et l'amour : / Il allume pour moi deux passions contraires ; / Il attendrit la sœur, il endurecit les frères ; / Il aigrit leur courroux, il fléchit sa rigueur, / Et m'ouvre en même temps et leur trône et son cœur. / (Attale) Il est vrai, vous avez toute chose prospère, / Et vous seriez heureux si vous n'étiez point père. / L'ambition, l'amour, n'ont rien à désirer ; / Mais, seigneur, la nature a beaucoup à pleurer. / En perdant vos deux fils... (Créon) Oui, leur perte m'afflige : / Je sais ce que de moi le rang de père exige ; / Je l'étais ; mais surtout j'étais né pour régner ; / Et je perds beaucoup moins que je ne crois gagner. / Le nom de père, Attale, est un titre vulgaire : / C'est un don que le ciel ne nous refuse guère : / Un bonheur si commun n'a pour moi rien de doux ; / Ce n'est pas un bonheur, s'il ne fait des jaloux. / Mais le trône est un bien dont le ciel est avare ; / Du reste des mortels ce haut rang nous sépare, / Bien peu sont honorés d'un don si précieux : / La terre a moins de rois que le ciel n'a de dieux. / D'ailleurs tu sais qu'Hémon adorait la princesse, / Et qu'elle eut pour ce prince une extrême tendresse. / S'il vivait, son amour au mien serait fatal. / En me privant d'un fils, le ciel m'ôte un rival. / Ne me parle donc plus que de sujets de joie, / Souffre qu'à mes transports je m'abandonne en proie ; / Et, sans me rappeler des ombres des enfers, / Dis-moi ce que je gagne, et non ce que je perds : / Parle-moi de régner, parle-moi d'Antigone ; / J'aurai bientôt son cœur, et j'ai déjà le trône. / Tout ce qui s'est passé n'est qu'un songe pour moi : / J'étais père et sujet, je suis amant et roi.» Ce qui est clair, c'est qu'il n'était pas d'abord un père, ce qu'il avoue deux fois aussi. En tout cas, malgré le fait qu'il met parfois Antigone avant le trône, je ne le crois pas tout à fait.

Quoiqu'il en soit de l'ordre des deux passions dans le cœur de son père presque insensible, il faut noter que si on prend au sérieux ce qu'il dit, la passion amoureuse à un rôle bien plus important que ne l'avoue Racine dans les paratextes, et surtout dans la préface. Car non seulement Hémon agit par amour pour Antigone et Antigone par amour pour Hémon, mais son père aussi et il est pour ainsi dire détruit quand Antigone préfère la mort à son amour.

Dans la suivante, Olympe imite Créon en citant les derniers mots d'Antigone. Or cela est important : Créon sait qu'il n'était pas aimé et donc qu'une partie de ce qu'il cherchait, l'amour de la jeune femme, lui échappe de la façon la plus terrible.

Dans la dernière scène de la pièce, Créon aime donc plus Antigone que le pouvoir. Et cet amour lui révèle qu'il a tout détruit autour de lui par ambition, une ambition qui était en principe politique, mais qui au fond tout autre chose. En tout cas, ou bien Créon se ment ici ou il se mentait avant. Peut-être faut-il surtout voir que Racine, le dernier Racine apparaît déjà ici : le monde politique et sa violence sont pour ainsi dire secondaires ici, déjà...